

Micheline Lanctôt
La famille ou les affaires

Mathieu Perreault

Number 212, March–April 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48689ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Perreault, M. (2001). Micheline Lanctôt : la famille ou les affaires. *Séquences*, (212), 12–13.

Micheline Lanctôt



Micheline Lanctôt

La famille ou les affaires

*Micheline Lanctôt n'aime pas mêler sa famille aux affaires. La réalisatrice dans la cinquantaine, dont la dernière œuvre était *La Vie d'un héros* (1994), tire ses films d'histoires reliées à sa vie. Elle est contrariée par le virage commercial que prend le cinéma canadien. « Il semble qu'il n'y en a que pour les jeunes et que la business règne partout », a-t-elle déclaré au cours d'une entrevue avec Séquences, à l'occasion de la consécration de sa carrière par l'un des 10 Prix du Québec de l'an 2000, décerné en novembre dernier (Prix Albert-Tessier du cinéma). « Le cinéma n'en a plus que pour les producteurs; les réalisateurs n'ont plus la liberté d'antan », déplore la cinéaste de la Rive-Sud, qui peine à trouver du financement pour ses films, alors même que sa carrière d'actrice se porte bien — sa performance comme psychologue dans le téléroman *Tag* en témoigne. L'an dernier, à l'émission *La Grande Illusion* de Télé-Québec, Micheline Lanctôt affirmait que les dures critiques qu'a affrontées *La Vie d'un héros* l'ont paralysée comme réalisatrice.*

propos recueillis par Mathieu Perreault

Sur quels projets travaillez-vous actuellement ?

Je cherche depuis quatre ans à faire produire un long métrage historique, sans succès. À court terme, je devrais commencer en novembre un film indépendant, si le financement est accordé. Je ne sais pas si ça vaut la peine de parler des sujets vus, la difficulté de trouver du financement. Plus je vieillis, moins il y a de continuité dans le cinéma. Qui penserait qu'un Gilles Carle a besoin de faire la queue aux institutions pour trouver des sous ? Il semble qu'il n'y en a que pour les jeunes. La *business* règne partout.

C'était différent, auparavant ?

J'ai commencé dans une industrie moins structurée. Les cinéastes avaient plus de liberté. Les projets venaient d'eux, pas d'ailleurs. Depuis 15 ans, ils sont sacrifiés au profit des producteurs.

Est-ce une question de coûts ?

En partie, ça a toujours été cher, le cinéma. C'est une espèce de professionnalisation à outrance. Aujourd'hui, il faut un plan d'affaires, pas une vision du cinéma. Les subventions publiques au cinéma financent des entreprises, pas la création. Je ne suis pas contre le fait de faire des profits; il faut que les films soient vus. Mais je ne comprends plus ce qui se passe. J'ai été *tassée* vers le

secteur indépendant, parce que je ne voulais pas céder mes droits de production. Comme j'ai produit **Deux actrices** moi-même, avec l'argent du Conseil des arts, je n'existe même pas au bilan international de Téléfilm Canada.

Quel impact a votre profession de réalisatrice sur votre profession d'actrice, et vice-versa ? On parle souvent de vos dons de direction d'acteurs.

Le fait que je suis actrice n'a pas d'impact sur mon activité de cinéaste. Mais comme artiste, je suis plus patiente. Je sais que les réalisateurs n'ont pas toujours le temps de s'occuper des artistes. Au début, je faisais des suggestions. Maintenant, je me mêle moins de ce qui ne me regarde pas, à moins qu'on me le demande.

Comment définiriez-vous votre évolution créatrice ?

Écoutez, je suis condamnée à filmer deux personnes dans une pièce pour 750 000 \$. J'ai une panne d'inspiration. Combien de sujets à deux personnes vais-je trouver ? Si j'ai un projet comme celui que je colporte depuis quatre ans, on me dit que c'est trop cher. Mais il n'y en a pas des masses, des idées bon marché. Je me dis qu'il va falloir que je tourne en anglais pour avoir des budgets décents. C'est la seule façon d'avoir des moyens artistiques. Mon dernier film, je l'avais budgété à 3,2 millions et je l'ai fait à 2,4 millions, avec un déficit énorme. J'ai souffert énormément de cette limitation. J'ai deux têtes : une tête pour les petites productions, avec des idées étriquées, deux personnages, une autre tête pour rêver.

Justement, comment cette tête rêveuse a-t-elle évolué ?

Je ne fais pas mon autocritique. C'est très destructeur. Je sais qu'il y a une constante, mais je ne pourrais pas la verbaliser. Je n'ai pas cette clairvoyance-là.

Pouvons-nous tout de même parler des projets de ces deux têtes ?

Je veux depuis longtemps faire quelque chose sur la fondation du pays. Le projet que je colporte depuis quatre ans est tiré d'un livre anglophone, *The Life and Time of Captain N*, de Douglas Glover (l'histoire de la première blanche à habiter l'Ontario, à la fin du XVIII^e siècle). C'est une vision assez intéressante de la naissance du Canada.

Pensez-vous qu'il y ait un regain d'intérêt pour le film historique, avec la sortie des films de Falardeau et de Brault sur les Patriotes ?

C'est tout à fait nécessaire de regarder l'histoire. Mais à part la grande entreprise de propagande canadienne qu'est l'*Histoire populaire*, il n'y pas grand-chose. Pourtant, la situation actuelle est tellement confuse. Si on savait comment l'histoire se répète. Le Canada est né par dépit, fondé par des Américains qui ne voulaient pas devenir américains. J'adorerais me spécialiser dans le film historique.

Où se situe ce projet dans l'évolution de votre pensée créatrice ?

C'est une histoire – un sujet spécifique. Je ne cherche pas de lien entre mes histoires. J'ai un coup de cœur pour quelque chose.

Quel est l'impact de votre vie sur vos films ?

Je n'arrête pas de faire des films sur ma famille. C'est une grande inspiration. J'ai eu des parents... une famille... pas nécessairement exceptionnelle, mais c'est une famille à histoires. Dans le cas de mon projet actuel... J'ai grandi dans une région loyaliste, et le film porte sur une histoire loyaliste.

Pour Sonatine ?

C'est ma propre histoire. Un incident. À 16 ans, j'ai voulu faire une fugue dans un bateau. Je me suis rendue dans le port de Montréal et j'ai voulu partir sur un cargo russe. Je ne me rappelle pas si je suis montée ou non. [L'une des deux adolescentes suicidaires de **Sonatine** s'amourache d'un chauffeur d'autobus, elles se suicident dans un wagon de métro].

Pour L'Homme à tout faire ?

C'est une personne qui a travaillé pour moi en Californie, un Tchèque qui avait émigré dans un pays capitaliste. [Le héros du film émigre d'une ville de province à Montréal, où il fait des rénovations pour l'épouse d'un riche cadre, avec laquelle il a une liaison amoureuse].

Comment était votre famille ?

Mes parents viennent d'Outremont. Mon père ne voulait pas travailler. Il s'est acheté un verger avec un petit héritage en 1940, quand ils se sont mariés. Toute la famille est née sur cette terre-là, dans les Cantons de l'Est. J'ai vécu en Californie entre 1974 et 1980, par amour. En Californie, j'ai fait un peu de cinéma d'animation, mais je suis revenue ici après trois ans pour travailler. Puis, j'en ai eu assez de faire la navette. Là-bas, ce n'était pas vivable. C'était un milieu que je n'aimais pas beaucoup.

Qu'est-ce que vous n'aimiez pas ?

C'est une ville que je déteste. Les valeurs ne sont pas les miennes. Je n'ai pas du tout apprécié les représentants de l'industrie du cinéma que je rencontrais. Le cinéma était une industrie. Comme j'étais mariée avec un réalisateur en demande [Ted Kotcheff, le réalisateur du film **The Apprenticeship of Duddy Kravitz**], il y avait beaucoup de cocktails, de partys.

Pensez-vous retrouver cette mentalité d'affaires ici, 20 ans après votre départ ?

Beaucoup de mes appréhensions viennent de ce que je retrouve les mêmes caractéristiques qu'en Californie. Le cinéma devient une *business*. Ce n'est pas mon monde à moi.

La Vraie Nature de Bernadette, de Gilles Carles

